



Barthélemy-Ambroise-Marie POCQUET DU HAUT-JUSSE
(1852-1926).

Barthélemy-Ambroise-Marie POCQUET DU HAUT-JUSSÉ

(1^{er} Décembre 1852 — 16 Octobre 1926).

Pocquet du Haut-Jussé, qui avait reçu, un an plus tôt, les graves avertissements de la maladie et, bien que momentanément rétabli, en avait conservé le sentiment de renoncement et de résignation du chrétien conscient que la mort ne surprend pas, se trouvait un peu souffrant et gardait la chambre. On lui apprit la venue de jeunes parents qui devaient passer la soirée en son hospitalière demeure de la Moinerie. Il tint à descendre pour le dîner, souriant et simple comme à l'ordinaire. A peine à table, tout à coup, sans un cri, sans un geste, il s'affaissait sur sa chaise et rendait l'âme au milieu des siens. Symbole, peut-on dire, d'une vie toute de dévouement discret et affable et d'effacement personnel.

Bonté, aménité, modestie, autant de traits caractéristiques d'une belle figure morale, faite de nuances délicates et de juste mesure, dont la dernière heure fut comme le reflet.

Tombé avec la pleine lucidité de son intelligence, en parfaite possession de soi-même, comme tout homme devrait souhaiter qu'il lui arrivât, il n'aura pas connu cette déchéance lamentable qui n'est pas toujours épargnée aux plus puissants cerveaux. L'article posthume sur *M^{me} de Sévigné et la Bretagne*, publié dans le dernier volume des *Mémoires* de notre Société, en est une preuve manifeste. Jamais peut-être la pensée de l'auteur ne s'était révélée plus alerte, la plume plus élégante et plus malicieuse sans méchanceté, l'information plus sûre et plus étendue.

Pareil à ces beaux arbres de futaie qu'il aimait et que la cognée du bûcheron sape par la base, il s'est écroulé brusquement en pleine force. Comme la sève accumulée d'avance sous l'écorce suffit encore un temps à donner au chêne l'illusion de la vie, ainsi sa pensée écrite circule toujours parmi nous ; mais, si dans la forêt, au-dessus du tronc abattu, le ciel apparaît par un grand trou béant, quel vide aussi, cruel, impossible à combler dès l'abord, dans la petite phalange des travailleurs intellectuels de notre province, après la disparition du président de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne !

Je vais m'efforcer de montrer la perte que font et cette société qui lui était si chère et l'histoire qui fut la passion de toute sa vie et les amis personnels qu'il honorait d'une affection sûre et non banale.

Sa vie offre l'exemple, de plus en plus rare en nos temps fébriles, d'une harmonieuse unité, conforme à sa nature calme et pondérée, amie de la règle et de la tradition. Sauf quelques années passées à Paris comme étudiant, il n'a jamais quitté le pays de Rennes. Né dans cette ville, rue de Berlin, le 1^{er} décembre 1852, il y a vécu et il est mort dans sa banlieue.

Après avoir fait, au collège Saint-Vincent, de fortes études, qui l'imprégnèrent pour la vie de cette haute culture générale, de cette rectitude de jugement, de cette faculté de synthèse et d'exposition, que donnaient à l'« honnête homme » de jadis les humanités classiques, dont la substantielle nourriture tend chaque jour à manquer davantage aux jeunes Français d'à présent, il fut surpris par la guerre de 1870 au moment où commençait sa vie d'étudiant.

Profondément ému des malheurs de la patrie, il s'engagea spontanément, en décembre, dans le régiment des Volontaires de l'Ouest. Il avait gardé de cette douloureuse époque un très vivant souvenir et la pudique fierté du devoir accompli.

La paix rétablie, il poursuivit ses études de droit à l'Université de Rennes et conquiert le grade de docteur. Sa thèse sur *l'Histoire de l'assistance publique* l'avait préparé à l'examen des problèmes politiques, économiques et sociaux. Il se rendit à Paris et y passa quelques années, intimement mêlé à ce groupe d'âmes généreuses et de hauts esprits qui, préoccupés à juste titre de la décadence des mœurs et de sa répercussion sur l'état social, s'étaient donné la tâche de refaire la France au lendemain de la défaite. Il s'agissait de montrer, par la méthode analytique d'observation appliquée à la matière vivante, qu'il y a de véritables lois sur lesquelles repose l'ordre social, auxquelles nul groupement humain ne peut longtemps se soustraire sans dommage ou péril de mort, et que la réforme des mœurs privées importe plus que celle des institutions publiques.

La grande figure de Le Play dominait toute cette jeunesse ardente, pleine d'espoir dans la nouvelle école qui devait rénover la société française en restaurant la famille, le travail et la propriété sur les bases mêmes de la vieille morale du Décalogue, laquelle s'avérait d'accord avec les conclusions tirées des multiples enquêtes monographiques entreprises de tous côtés.

Pocquet du Haut-Jussé fréquentait assiduellement le salon du maître. Il y rencontrait notamment Henri de Tourville et Demolins, qui devaient faire sortir de la *Réforme sociale*, comme d'une souche puissante mais vieillie, le fécond rejeton de la *Science sociale*, en renouvelant et complétant la méthode. Avec Edmond Demolins il fera paraître, en 1885, une *Monographie d'un chiffonnier instable*, intéressante contribution à la célèbre collection des *Ouvriers des Deux-Mondes*. Il subissait aussi l'influence d'un écrivain catholique, Claudio Janet, bien oublié maintenant, mais alors fort écouté.

En même temps, son goût naturel pour l'histoire le mettait en relations avec de jeunes érudits de sa génération

qui se sont fait un nom. Les conversations autour des tables du café de Fleurus de ce petit groupe d'amis où figuraient, entre autres, Ernest Babelon, Henri Furgeot, Hubert des Villettes, mettaient l'ancien étudiant de Rennes en contact avec les méthodes de l'École de Chartes, dont il devait s'inspirer dans ses ouvrages où dominent toujours le culte de la vérité documentaire et le respect des règles d'une saine critique.

En 1878, il avait été nommé professeur d'Économie politique à la Faculté de droit de l'Université catholique de Lyon. Cette situation répondait à son désir comme à ses tendances et à ses aptitudes. Il en fit cependant le sacrifice sans hésiter, car un triste événement de famille vint alors orienter sa destinée de tout autre façon.

La mort de son père, qui, depuis trente ans, dirigeait le *Journal de Rennes*, lui fit un devoir d'assumer à son tour cette direction, qu'il gardera pendant trente autres années, au cours desquelles il ne cessera d'être l'un des conseillers les plus écoutés, en Ille-et-Vilaine, du parti traditionaliste que ce journal représentait dans l'ordre politique, social et religieux. Deux collègues l'aidaient heureusement à porter le lourd et obsédant fardeau d'un journal quotidien dont la rédaction n'était pas alors, comme il arrive trop souvent pour les organes utilitaires de la presse actuelle, affaire de pure information ou de simple polémique locale, mais qui avait à cœur de conserver une réelle tenue littéraire et philosophique. Ces triumvirs exerçaient le pouvoir à tour de rôle, ce qui lui procurait des jours de loisir.

Travailleur constant et méthodique, il les consacra à des recherches sur l'histoire de sa province natale. Il se sentait attiré vers cette période agitée de la fin du XVIII^e siècle, où la fermentation des esprits fut si grande en Bretagne qu'elle influa sans conteste sur le mouvement qui allait emporter la France entière.

Disciple de Taine, pour lequel il professait la plus vive admiration, il fit d'abord paraître, en 1885, les *Origines de la Révolution en Bretagne*, où il étudiait le Parlement de Bretagne en 1788 et les derniers États de Bretagne, à la lumière des documents conservés aux Archives dont il ne cessa d'être l'assidu « client ». Comme l'a fait depuis, d'une façon plus spéciale, le regretté Augustin Cochin, il avait parfaitement discerné le sourd et lent travail de préparation des clubs et des « sociétés de pensée », qui utilisèrent, en les canalisant et les amplifiant, les mécontentements populaires et l'esprit frondeur des robins philosophes dont la tempête, indirectement déchaînée par leur vaniteux égoïsme, devait faire ses premières victimes. L'ouvrage fut remarqué par Taine, qui engagea son auteur à le présenter à l'Académie française dont il reçut le prix Thiers.

Désireux de pousser plus haut la recherche des sources premières du déséquilibre des âmes et de leur désaffection des institutions monarchiques, il s'appliqua ensuite à décrire la grande crise bretonne du XVIII^e siècle, qui passionna toute la France, mettant aux prises le pouvoir absolu et les résistances provinciales, formes dernières par quoi se concrétisait la lutte, plusieurs fois séculaire, de l'esprit légiste, autoritaire et centralisateur armé du droit romain contre les libertés politiques héritées de l'époque féodale et coutumière.

Son nouvel ouvrage *Le duc d'Aiguillon et La Chalotais* inclinait en faveur du fougueux procureur général au Parlement de Bretagne. L'Académie en reconnut le mérite en lui décernant, de nouveau, l'une de ses récompenses les plus enviées : le prix Théroutanne.

Cette publication suivait de très près celle du livre de M. Marcel Marion, aujourd'hui professeur au Collège de France, sur le duc d'Aiguillon, où se trouvait développée la thèse opposée, entièrement favorable à l'intendant. Une

polémique s'ensuivit, dont les *Annales de Bretagne* de 1902 ont enregistré les passes ardentes.

La mort d'Arthur Le Moyne de la Borderie, survenue le 17 février 1901, allait imposer à Pocquet du Haut-Jussé un nouveau travail, plus lourd que les précédents, mais par quoi son nom est assuré de vivre dans la mémoire et la reconnaissance de tous les Bretons qui s'intéressent à leur histoire.

La Borderie laissait inachevée sa monumentale *Histoire de Bretagne*, au milieu du tome IV, exactement à la fin du règne de Pierre II. Invité par l'éditeur et par les amis du maître défunt, auquel il devait la lettre-préface qui ouvre ses *Origines de la Révolution*, il ne crut pas pouvoir refuser cette tâche formidable que lui seul était alors capable de mener à bien. Et, de fait, elle le fut, avec une diligence et une régularité bien dignes de confondre, si l'on considère qu'il fallut construire de toutes pièces, aucune note laissée par La Borderie n'étant venue alléger le travail. Le tome IV fut achevé et parut en 1906, le tome V en 1913, le tome VI et dernier en 1914. Il contient la table générale, qui est la clé, infiniment précieuse, de tout l'édifice.

Pour la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'auteur avait été fortement aidé par ses études précédentes dont il utilisait les résultats. Dans le récit des événements antérieurs, les historiens apprécient entre autres chapitres, comme plus particulièrement fouillés et d'information plus personnelle, ceux qui concernent la Ligue, la conjuration de Pontcallec, la rénovation religieuse de la Bretagne au XVII^e siècle. Se haussant, cette fois, au dernier échelon de sa hiérarchie de récompenses, l'Académie française accorda le grand prix Gobert, en 1917, aux deux derniers volumes de l'*Histoire de Bretagne*.

Le voisinage de la puissante personnalité de La Borderie a peut-être fait quelque tort, dans l'opinion publique, au

mérite réel de Pocquet du Haut-Jussé. Tel est le sort de presque tous les continuateurs : rôle ingrat. Et pourtant, quels que soient la vigueur, le charme, la vie exubérante de la partie de l'ouvrage, relative à l'histoire médiévale, écrite par La Borderie, il n'en est pas moins vrai qu'elle est à reprendre en sous-œuvre. Il faudra qu'elle soit refaite un jour, à cause des lacunes systématiques de l'auteur — qui, par exemple, néglige volontairement préhistoire et géographie humaine et n'a que peu utilisé les sources anglaises — à cause surtout de certaines exagérations de style et d'un persistant parti pris qui gâte les belles qualités d'une forte intelligence munie d'une documentation considérable.

Au contraire, la partie consacrée par Pocquet du Haut-Jussé à l'histoire moderne peut être tenue pour « définitive » jusqu'à une étape ultérieure de la science historique. Mais, pour le lecteur qu'aucune transition n'a préparé, le contraste est grand entre la verve fougueuse, voire passionnée, la phrase colorée, de La Borderie et l'exposé calme, pondéré, méthodique et impartial de son successeur. Le ton de narration pittoresque ou de discussion ardente du premier tend à faire paraître terne et sans éclat l'élégante simplicité du second, plus conforme au vrai langage de l'historien. Il faudrait, une fois pour toutes, renoncer à considérer les six volumes de l'*Histoire de Bretagne* comme un tout homogène et voir dans les derniers une œuvre bien distincte et originale de Pocquet : l'histoire moderne de la Bretagne, à laquelle on ne pourrait, dans l'état actuel des connaissances, ajouter que des compléments ou des rectifications de détail.

En dehors des ouvrages capitaux dont je viens de parler, on trouvera dans la liste bibliographique qui suit cette notice l'énumération de plusieurs études, d'importance variable, sur divers événements de l'histoire rennaise, écrites pour les sociétés savantes qui s'honorèrent de l'avoir à leur tête. Il excellait dans les comptes rendus, grâce à une pensée fine

et délicate, à une critique très sûre, à une forme châtiée, à une aversion déterminée pour le style lâché ou « pompier ». D'avoir vécu trente ans dans le journalisme ne l'empêchait pas de déplorer l'affreuse corruption de la langue introduite par le jargon de la presse et du Parlement.

Nous n'avons pas à parler ici du concours laborieux et discret qu'il apportait aux œuvres religieuses : il était président du Conseil paroissial de Notre-Dame de Rennes et membre de l'Association diocésaine. Deux fois il fut président de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine (1904-1906 et 1923-1925). Enfin depuis 1919, c'est-à-dire depuis sa fondation, à laquelle il contribua si puissamment, il présidait la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne. A ces fonctions, que l'unanimité des premiers adhérents lui avait confiées d'enthousiasme, il ajoutait, en fait, celles, beaucoup plus ingrates et absorbantes, de secrétaire de la rédaction des *Mémoires*. Les volumes déjà parus sous sa direction prouvent la valeur de son jugement et de ses connaissances techniques aussi bien que sa patience et son dévouement. Ils ont placé cette société, du premier coup, au rang des meilleures académies savantes de province, de celles dont les publications se recommandent par leur tenue scientifique et qui font honneur à la petite patrie.

Ce fut une chance pour la jeune société, dont le berceau ne recueillit pas que des sourires, de trouver à ses débuts un pareil président. On peut dire qu'il lui a consacré l'activité de ses dernières années. Courtoisie, tact, continuité dans les desseins, fermeté habile et pleine de psychologie, assiduité et régularité au travail, il avait toutes les qualités qui font le parfait président.

Il était aussi d'un commerce charmant. Causeur délicieux dans l'intimité, sans qu'il cherchât jamais à briller aux dépens d'autrui, sa conversation révélait une culture profonde et variée. Il se reposait en lisant dans le texte les classiques latins. Virgile, en particulier, faisait ses délices.

Dans son cabinet de la rue de Robien, qu'il eut, quelques mois avant de mourir, l'âpre chagrin de devoir quitter avec les chers souvenirs de trente ans qui s'y trouvaient inclus, mieux encore, dans sa douce Moinerie, où s'écoulait une moitié de sa vie au milieu d'un cadre dû en partie à son père, agriculteur et défricheur émérite, sous des ombrages créés par les siens depuis deux siècles, il se plaisait à réciter Eglogues ou Géorgiques et à rafraîchir son âme, éprise de vie rurale, à ces sources éternelles de poésie naturelle.

Possédant lui-même des connaissances étendues en agriculture et en botanique, il goûtait profondément les joies rustiques et le calme de cette « maison des champs ». A l'exemple des vieux parlementaires dont il s'était plu à faire surgir les silhouettes de la poudre des archives et dont les manoirs s'étaient encore, comme le sien, dans la banlieue rennaise, il venait y délasser son cerveau d'intellectuel terrien, soit à contempler les belles rangées, hautes et droites, de sa « rabine » dont, enfant, il aida lui-même à planter les jeunes chênes, soit à promener lentement sa féconde rêverie à travers les charmilles, allées couvertes, « labyrinthes infinis, où règne un silence, une tranquillité, une solitude que je ne crois pas qu'il soit aisé de rencontrer ailleurs ».

C'est lui-même qui cite cette phrase et cette impression de M^{me} de Sévigné, dans son article sur la « divine » marquise qui est, dirait-on, son testament littéraire, daté de Cesson-Sévigné, commune où se trouve la Moinerie, deux mois avant sa mort. Le ton ému, la sensibilité contenue de ce dernier écrit montrent clairement qu'il faisait sien l'amour pour la Bretagne et pour la Nature dont il avait recherché avec zèle les moindres traces dans la célèbre correspondance et qu'il commentait en connaisseur.

C'est à lui, en tous cas, que nous appliquons instinctivement la phrase où, après avoir, en termes heureux, défini la beauté si différente du chêne, du hêtre et du charme, il

s'écrie : « Pour goûter ces beautés, il faut vraiment aimer la campagne et y vivre ; il faut aimer d'amour le sol sacré, la terre nourricière ; il faut planter des arbres, les élever, les diriger, jouir de leur croissance et vieillir avec eux ».

Et c'est à son existence, si droite, si simple, si pleine de travaux, d'œuvres et de devoirs noblement accomplis, sans phrases, à son âme sereine de juste et de sage, que nous songeons en répétant après lui ces vers de Ronsard, qu'il s'est, pour ainsi dire, assignés en épitaphe :

O bienheureux celui qui peut user son âge
En repos, labourant son petit héritage...
Qu'une même maison a vu jeune et vieillard ;
Qui voit les graves forêts qu'il plantait en jeunesse
D'un même âge que lui parvenir à vieillesse.
Et qui, loin de la ville et d'horeloge, a mis
Un cadran naturel à l'esseuil de son huis.

Roger GRAND.

BIBLIOGRAPHIE

DE

M. Barthélemy-Ambroise-Marie POCQUET DU HAUT-JUSSÉ

1. *In quibus causis pignus vel hypotheca tacite contrahitur.* Théorie des hypothèques légales en ce qui concerne le droit de préférence. Loi du 5 septembre 1807, art. 6, relative aux droits du Trésor public sur les biens des comptables. — Rennes, C. Catel, 1874, in-4°.
2. Essai sur l'assistance publique, son histoire, ses principes, son organisation actuelle. — Paris, Marescq, 1877, in-8° (Thèse de doctorat en droit.)
3. Le Parlement de Bretagne en 1788. (*Revue de Bretagne et de Vendée*, t. II, 1882, pp. 45-67, 89-119, 219-236, 257-279, 396-409 et 457-462; t. III, 1883, pp. 50-69, 133-137, 177-201, 280-302, 398-412 et 436-446.)
4. Précis d'une monographie ayant pour objet un chiffonnier instable et, par alternance, mégissier, fumiste et brossier de Paris. (*Les Ouvriers des Deux Mondes*, t. V, 1885, pp. 188-200.) (En collaboration avec Edmond Demolins.)
5. Introduction à : *De l'esprit des étiquettes de l'ancienne cour et des usages du monde de ce temps*, par M^{me} de Genlis, publié par Edouard Quesnet. — Rennes, Caillière, 1885.
6. Les Origines de la Révolution en Bretagne, ouvrage précédé d'une Lettre de M. Arthur de la Borderie. I. Le Parlement de Bretagne en 1788. II. Les derniers Etats de Bretagne. — Paris, Perrin, 1885, 2 vol. in-12. (Couronné par l'Académie française, prix Thiers.)
7. Débuts du duc d'Aiguillon en Bretagne. (*Revue de Bretagne*, t. IV, 1890, pp. 91-104 et 178-185).
8. L'Opposition aux Etats de Bretagne. (*Revue de Bretagne*, t. VI, 1891, pp. 185-195, 265-279 et 398-410.)
9. Le Banquet de M. Arthur de la Borderie [11 janvier 1897]. (*Revue de Bretagne*, t. XVII, 1897, pp. 5-9 et 144-145. (Article paru dans le *Journal de Rennes* du mardi 12 janvier 1897.)

10. Le Pouvoir absolu et l'esprit provincial. Le duc d'Aiguillon et La Chalotais. I. La démission du Parlement. II. Le Procès. III. La Réhabilitation. — Paris, Perrin, 1900-1901, 3 vol. in-12. (Couronné par l'Académie française. Prix Thérouanne.)
11. Arthur de la Borderie. (*Revue de Bretagne*, t. XXV, 1901, pp. 83-94.)
12. Une controverse historique, réponse à M. Marion. (*Annales de Bretagne*, t. XVII, 1902, p. 291-303.)
13. Un prédicateur poursuivi en 1770. [Sermon de l'abbé Poisson, à Saint-Germain de Rennes.] (*Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*, t. XXXII, 1903, pp. 139-162, et *Revue de Bretagne*, t. XXX, 1903, pp. 401-413 et 481-491.)
14. La Compagnie du Saint-Sacrement à Rennes. (*Revue de Bretagne* t. XXXII, 1904, pp. 209-226 et 308-330.)
15. Discours prononcé le 14 février 1905 à l'occasion de la mort de M. Paul Parfouru, vice-président de la Société. (*Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. XXXIV, 1905, pp. 1-12.)
16. La Chalotais et l'Education française. (*La jeune Bretagne*, 1^{er} août 1905.)
17. L'abbé Paris-Jallobert. (*Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. XXXV, 1906, pp. XI-XVI.)
18. Le Chanoine Guillotin de Corson. (*Ibid.*, pp. XLII-2.)
19. M. Lucien Decombe. (*Ibid.*, pp. LXVII-LXXI.)
20. Histoire de Bretagne. T. IV [commencé par A. Le Moyne de la Borderie], V et VI. — Rennes, Plihon et Hommay, 1906-1914. (Les tomes V et VI, *La Bretagne province*, ont été couronnés par l'Académie française, grand prix Gobert, 1917.)
21. Le Château du Verger (*Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. XXXVII, 1907-1908, p. 279.)
22. La Rénovation religieuse en Bretagne après la Ligue. (*Revue de Bretagne*, t. XLIV, 1910, pp. 140-150.)
23. Lettre dans : *Vers une Bretagne organisée, enquête sur les libertés régionales et la formation d'Etats provinciaux en Bretagne*, par le comte de Lantivy-Trédion. — Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1911, pp. 96-99.
24. La Vente des murs de Rennes [1697], avec un plan. (*Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. XLI, 1911, 1^{re} partie, p. 307-311.)

25. Lette-Préface au *Répertoire sommaire des documents manuscrits de l'histoire de Bretagne, conservés dans les dépôts publics de Paris*, par Hervé du Halgouet. — Saint-Brieuc, Prud'homme, 1914.
26. Préface de *Ma paroisse de Saint-Jacques*, par l'abbé J. Grimault. — Rennes, Impr. du « Journal de Rennes », 1916.
27. Réception de M. Barthélemy Pocquet du Haut-Jussé à la Société historique et archéologique de Saint-Malo, le 20 août 1917, à l'occasion du grand prix Gobert décerné à l'histoire de Bretagne, sous la présidence de Mgr Duchesne, membre de l'Académie française. — *Saint-Servan, J. Haize*, 1917, in-8°. (Discours de MM. Pocquet du Haut-Jussé et J. Haize, président de la Société, reproduits, en partie seulement, dans les *Annales de la Société*, années 1915-1918.)
28. Le Palais de Justice de Rennes. (*Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. XLVI, 1^{re} partie, 1918, pp. 461-468.)
29. Une invitation au bal [donné à l'Hôtel de Ville de Rennes en l'honneur de la duchesse de Duras] en 1769. (*Ibid.*, t. XLVI, 2^e partie, 1918, pp. 146-148.)
30. Les aventures d'une statue [le Louis XIV de Coysevox à Rennes]. (*Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. I, 1920, pp. 205-323 et t. II, 1921, pp. 183-341.)
31. Avant-Propos de la *Sigillographie des évêques de Rennes*. (*Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. L, 1923, pp. 1-3.)
32. La Vie privée dans une ville de province à la fin du XVIII^e siècle. (*Gazette médicale de Bretagne et Gazette médicale du Centre*. Supplément littéraire, 1926, 15 mars, 15 avril et 15 mai.)
33. Le tricentenaire de Madame de Sévigné. (*Ibid.*, 1926, 15 décembre.)
34. Madame de Sévigné en Bretagne (*Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. VII, 2^e partie, 1926, pp. 207-241.)
38. La Vie privée à Rennes à la fin du XVIII^e siècle. (Paraîtra dans le *Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, 1927.)